

CD. Dances. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca, juillet 2013)

CD. Dances. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca, juillet 2013). En évoquant cette lettre adressée par Scriabine à son élève Egon Petri en 1909 qui lui proposait de construire son prochain récital à partir de transcriptions et de compositions originales de danses, le jeune pianiste britannique désormais champion de l'écurie Decca, **Benjamin Grosvenor**



Grosvenor (né en 1992 : 22 ans en 2014, a conçu le programme de ce nouveau disque – le 3^{ème} déjà chez Universal (son 2^{ème} récital soliste). Vitalité, humeurs finement caractérisées et même ductilité introspective qui soigne toujours la clarté polyphonique autant que l'élégance de la ligne mélodique (volutés idéalement tracées de l'ultime Gigue), **Benjamin Grosvenor** affirme après ses précédentes gravures, une très solide personnalité qui se glisse dans chacune des séquences d'esprit résolument chorégraphique. Son Bach affirme ainsi un tempérament à la fois racé et subtil. Les Partitas d'ouverture sont d'un galbe assuré, d'une versatilité aimable, parfois facétieuse révélant sous les exercices brillantissimes toute la grâce aérienne des danses françaises du premier baroque (17^{ème} siècle). L'aimable doit y épouser le nerf et la vélocité avec le muscle et le rebond propre aux danses baroques telles que filtrées par Jean-Sébastien Bach au XVIII^{ème}. Sans omettre, le climat de suspension d'une rêverie ou d'une profondeur nostalgique résolument distantes de toute

démonstration.

Jeune piano enchanteur et facétieux



Le Chopin qui suit souligne une faveur pour l'énergie et la gravité mêlées ; la tendresse et l'intériorité conciliées. L'Andante Spianato se révèle tout d'abord enivré, réminiscence nostalgique d'un rêve passé que sa remémoration évanescence et trop fugace rend à jamais inaccessible s'il n'était le pouvoir du chant pianistique... rien de contraint dans ce jeu intense qui semble se construire à mesure qu'il est réalisé ; ce qui nous touche ici : l'expression d'une hypersensibilité qui exigeante et ne laissant rien au hasard, exprime l'intensité passionnelle sous ses doigts, crépitante qui ressuscite ensuite dans la Grande Polonaise, un Chopin capable de furieuses caresses, d'une tendresse éperdue, d'un feu incandescent comme des braises ardentes. Cette Polonaise a du cran, plein d'ardeur apporte un autre ton... : celui du brio, l'expression d'une sensibilité plus démonstrative et extérieure ; d'ailleurs la nervosité énoncée dès son début comme une houle presque instable, affirme sous les doigts de Grosvenor, ce Chopin altier, conquérant d'une rage à peine masquée y compris dans le panache brillant. Carré dramatique toujours parfaitement limpide, le jeu du pianiste captivé par son agilité vibratile. Ce qu'indiquent clairement les mazurkas très chopiniennes de Scriabine qui suivent leur modèle romantique.

Les 8 valse poétiques de Granados sont aussi rares que remarquablement attachantes entre autres par leur grâce à la fois facétieuse (là encore) et versatile... exigeant de

l'interprète un laisser aller plein de nonchalance naturelle pourtant tenue et ciselée sur le plan de la gestion des dynamiques. Ce sont des miniatures qui expriment détachement et, -leur titre n'est guère usurpé, un raffinement permanent : en cela le tempo de vals lento est emblématique de cette suggestivité filigranée d'un très grand intérêt. Benjamin Grosvenor exalte la tendresse suave, délicatement évocatrice de chaque épisode conçu comme une échappée nostalgique d'une profondeur allusive souvent irrésistible : d'un feu schumannien, le toucher crépite, se glisse en d'infinis accents millimétrés. Liquide, emporté, d'une facilité volubile, il fait mouche. Autant d'insouciance finement chaloupée prépare idéalement à l'ivresse virtuose du Johann Strauss, surtout trouve comme un écho fraternel dans le Tango d'Albeniz (page 25), Andantino tissé dans la même étoffe, houle brillante et mélancolique. Le Boogie-woogie étude de Gould saisit par la sûreté elle aussi magnifiquement articulée et rythmiquement fulgurante dont fait preuve l'intrépide et audacieux Grosvenor.

De fait, paraphrase et transcription du **Beau Danube Bleu** d'après Johann Strauss II, composée par Adolf Schulz-Evler, offre au jeune virtuose un champs d'accomplissement indiscutable : élégance, humour, épanchement élégantissime, et là encore subtile facétie ... ; surtout au rubato bien balancé, précis aux abandons pleins de panache, ce malgré une technique extrêmement exigeante (surabondance des ornements).

Si les deux premiers disques de Benjamin Grosvenor étaient encore marqués par la volonté d'affirmation et de démonstration, ce 3ème récital discographique confirme le tempérament d'un artiste attachant dont la virtuosité technique sert surtout l'émergence d'une personnalité atypique. Les deux albums précédents étaient marqués aussi par la présence de Ravel ; ces « Dances » complètent astucieusement le portrait d'un jeune pianiste prodige, sorte de lutin aux vagabondages stimulants... à suivre

indiscutablement.



CD. Dances. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca, enregistrement réalisé dans le Suffolk, Grande Bretagne, en juillet 2013)

Approfondir

Lire [notre critique du cd Benjamin Grosvenor : Saint-Saëns, Ravel, Gershwin \(2012, Decca\)](#)

Lire [notre critique du cd Benjamin Grosvenor : Chopin, Liszt, Ravel \(2011, Decca\)](#)

CD. Rameau's funeral. Paris : 27.IX.1764 (Skip Sempé, mai 2014)

CD. Rameau's funeral. Paris : 27.IX.1764 (Skip Sempé, mai 2014). D'emblée, le programme nous convainc totalement. Par sa solennité tendre, grave, étonnement transparente, Skip Sempé inscrit idéalement le Requiem de Gilles dans le contexte liturgique XVIIIème qu'il s'est fixé: celui propre au service funèbre de Rameau le magnifique, tel qu'il aurait pu

se réaliser lors des funérailles historiques du Dijonais à sa mort, ce 27 septembre 1764. Jouer Gilles pour honorer la mémoire et saluer le génie du plus audacieux des compositeurs français du XVIIIème, rien de surprenant quand on sait que des sources d'époque confirment que le Requiem ou Messe des morts de Gilles fut régulièrement apprécié et joué dans des versions renouvelées tout au long du XVIIIème... pour les propres funérailles de Gilles, pour celles des compositeurs Royer et donc effectivement, Rameau... même pour celles de Louis XV. C'est dire le renom et la faveur d'une Messe à la fois majestueuse et humaine où la pompe ne s'embarrasse jamais d'un dramatisme noir et inquiétant comme cela peut être le cas du Requiem de Du Caurroy lequel hérité de la Renaissance tout en



offrant le spectaculaire et l'effrayant de la faucheuse, reste aussi l'ordinaire liturgique des déplorations royales à partir des funérailles d'Henri IV. Comparé à Du Caurroy, Gilles frappe par sa lumineuse espérance.

S'appuyant sur un usage avéré qui se montre d'une rare pertinence musicologique et esthétique, Skip Sempé nous offre ici l'un des programmes raméliens les plus convaincants et opportuns pour l'année des 250 ans de la mort de Jean-Philippe Rameau.

Dès le début, timbales roulantes et majestueuses, cordes recueillies dans une résonance réverbérante – qui souligne et renforce l'écho de la déploration tragique-, indiquent le plus grandiose des portiques : soulignons les superbes couleurs des bassons et du cor auxquelles les cordes des 24 violons rétablissant les teintes frottées intermédiaires qui ont fait la réputation de l'orchestre lullyste versaillais – que l'on ne présente plus-, répondent avec panache et flexibilité.

Le chef sait jouer avec l'écho et la longueur du son, inscrivant le geste musical dans une brume affligée du plus bel effet. Insistant aussi sur le silence prolongeant la note et creusant la résonance. C'est une vraie théâtralité sonore qui sied à l'essence même de ce Requiem, jamais tout à fait étranger au sens du théâtre et de l'opéra (comme le sont les Grands Motets de Rameau).

Lumière de Gilles, profondeur et dramatisme de Rameau...

Les contemporains de Rameau ont vu dans ce Requiem provençal et lumineux un rituel rassurant et serein dont la fraîcheur et

la simplicité pastorale revivifient ce « primitivisme » Grand Siècle si vénéré par Louis XV et Voltaire. Une sorte de retour aux sources du premier baroque français. Écoutez ici le recueillement tout en nuances et mesure de l'Offertoire : la mise en musique du texte contredit la déploration du texte en une prière sereine et apaisée presque tendre.

Le chœur y semble sourire d'une grâce sûre et conquérante qui annihile toute ombre, jusqu'à la moindre tension. Ici le grandiose funèbre ne présente aucune inquiétude ni aucune angoisse mais une infaillible certitude d'un passage en sublimation, la célébration d'une métamorphose inéluctable en forme d'apothéose.

Le jeu tout en finesse et précision de Skip Sempé et de son collectif réalise de façon très cohérente et investie (reprise du Kyrie eleison marqué par le sentiment du déchirement le plus sombre, seul court passage en creux du cycle) ce rituel acclimaté aux funérailles de Monsieur Rameau.

Enchâssés tels des gemmes lyriques d'une exquise profondeur, dans cette tapisserie tragique et sombre, quelques extraits des opéras de Rameau (et avec quel à propos), se révèlent des plus bénéfiques et des plus poétiques... la désolation de l'air de Dardanus (originellement d'Anténor que l'amateur gagnera à écouter dans son intégralité dans le récent album des Arts Florissants : « Le jardin de Monsieur Rameau » ou la prière sombre et lugubre y est magistralement chantée par le jeune lauréat du dernier jardin des voix, le baryton français Victor Sicard) s'intègre idéalement à ce déchirement déclaré. Le passage de l'opéra à l'église est d'autant plus légitime et pertinent que Rameau avant Hippolyte, s'affirme par ses Grands Motets très probablement lyonnais, comme un laboratoire de toutes ses possibilités expressives musicales, chorales, orchestrales et lyriques... tant chez lui, le génie opératique prolonge directement l'inspiration sacrée d'abord développée sous la voûte.

Le chœur Collegium Vocale Gent apporte sa brillante et expressive verve apportant entre autres un éloquent mordant au verbe dramatique (Graduel II).

L'enchaînement du Sanctus puis du motif extrait de Castor et Pollux (déploration de Telaïre songeant à son aimé Castor aux Enfers) est tout autant naturel : même couleurs affûtées, même caractère affligé et sobre d'une simplicité qui dévoile dans son dénuement le plus bouleversant et le plus sincère, l'humaine fragilité humaine. **Enchâssées dans** le cycle funèbre, les lueurs crépusculaires de Castor y deviennent un jalon de cet accomplissement lacrymal.

Semblable réussite pour la lumière conclusive de la Communion (Lux æterna...) dont l'élan et le rebond des apaisement déclarés, aériens, se déploient davantage grâce aux deux extraits d'opéras qui lui sont enchaînés : rondeau tendre de Dardanus qui évoque très justement par sa sereine et noble intimité, le « sommeil éternel de Rameau »; enfin, accomplissement spectaculaire, l'air des esprits infernaux, extraits de Zoroastre pour ... « l'Apothéose de Rameau ». Inscrit dans ce cycle liturgique funèbre, chaque fragment d'opéra y gagne un éclat renouvelé tout en affirmant l'essence du baroque selon Rameau: sa verve dramatique, sa liberté inventive. La conception est juste, sa réalisation fine et argumentée. Superbe hommage pour le plus grand compositeur français du XVIIIème.

Jean Gilles : Messe des morts, Service funèbre de Rameau.
Capriccio Stravagante. Skip Sempe, direction. 1 cd Paradizo.
Enregistrement réalisé à Brugges en mai 2014.

Secret d'histoire : Maria Callas : une vie pour l'art



France 2. Mardi 5 août 2014, 20h45. **Maria Callas, gloire et douleurs.** Secrets d'histoire invite les téléspectateurs à réagir et commenter l'émission en direct sur Twitter via le hashtag #secretsdhistoire... Qui n'a pas entendu une fois dans sa vie un air interprété par la Callas ? **Norma, Traviata, Tosca...** Autant d'héroïnes que la diva a su incarner de façon mémorable. Dans ce nouveau numéro de Secrets d'histoire, Stéphane Bern évoque la vie de la soprano Maria Callas, la diva absolue qui a révolutionné l'opéra par son chant épuré, subtil, incarné d'une pureté expressive inégalée. Tragédienne hors pair, la cantatrice ne cesse, tout au long de sa carrière, de donner une réelle existence à des héroïnes d'opéra éprises d'absolu, comme elle... Car Maria dans sa vie de femme se révèle aussi, à la recherche de l'extrême, au prix de tous les renoncements. Enfant malheureuse, elle se construit et se renforce par le chant. Icône de son temps, nous découvrons, avec elle, les plus beaux lieux de l'art lyrique : la Scala de Milan, les arènes de Vérone, mais aussi les palais privés et demeures de ses proches, comme la magnifique Villa Erba de Luchino Visconti sur le lac de Côme. Pour sa perte, elle permit que vie et art se confondent, laissant perméables les frontières entre les deux mondes. Amoureuse éperdue, c'est auprès d'un autre Grec, comme elle, richissime et stars des affaires, Aristote Onassis, qu'elle

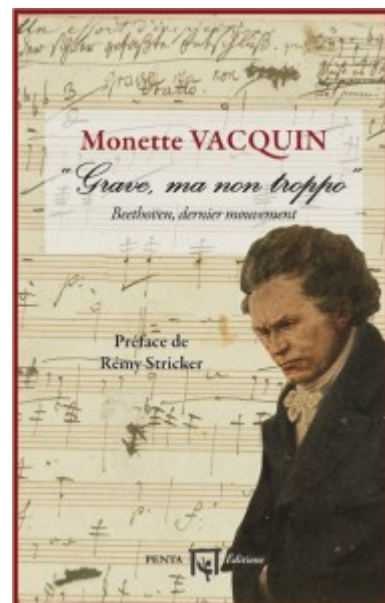


croit enfin trouver le bonheur. De Monaco aux croisières inoubliables sur le yacht Le Christina en mer Egée, Maria, la femme, oublie volontairement la Callas et ses rêves de gloire. Amoureuse et bientôt délaissée, La Callas assassine la cantatrice... Un sacrifice tragique qui lui coûte sa voix et pour finir l'amour lui-même. Car Onassis en aime bientôt une autre, Jackie Kennedy... Trahie, Maria Callas finit comme toutes les héroïnes qu'elle a si merveilleusement chantées, seule, dans son appartement parisien de l'avenue Georges Mandel, exceptionnellement ouvert pour l'émission, et avec la sensation ultime, d'être au moins aller jusqu'au bout de son destin. Comment une femme aussi exceptionnelle fut-elle seule inexorablement ? Sa mort laisse un goût d'inachevé a contrario d'une vie d'artiste totalement accomplie, malgré sa très courte carrière sur la scène. Une comète, une étoile qui a bien gagné sa place dans le ciel des immortels.

Magazine. Présenté par Stéphane Bern. Sur une idée originale de Jean-Louis Remilleux. Produit par SEP (Société Européenne de Production). Avec la participation de France Télévisions. Réalisé par Dominique Leeb.

**Livres. Monette Vacquin : «
Grave, ma non troppo « .
Beethoven, dernier mouvement.
(Editions Penta)**

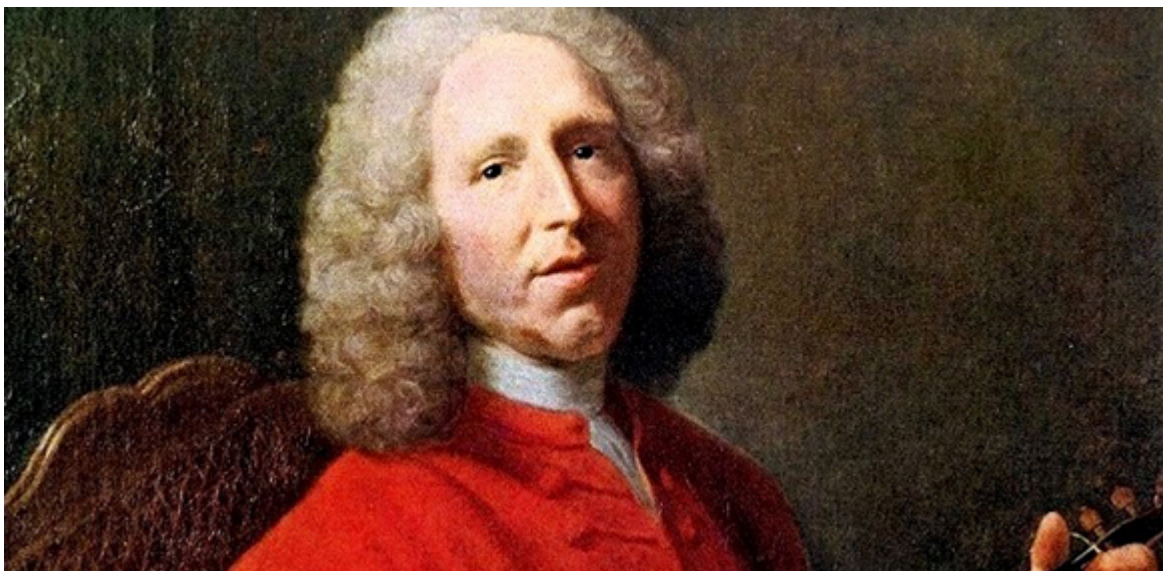
Livres. Monette Vacquin : « Grave, ma non troppo » . Beethoven, dernier mouvement. (Editions Penta). Le génie de Beethoven est solitaire, exacerbé par sa souffrance intérieure, qui ne peut être partagée ni vécue comme lui, de l'intérieur. Il paraît comme à part, écarté de la société viennoise. Ici donc les femmes sont inaccessibles ou lointaines insaisissables (comme chez Berlioz, cet autre romantique absolu). C'est pour contrer cette malédiction véridique qui fut pour le compositeur viennois à la fois son calvaire et le catalyseur de son élan créatif que l'auteure de ce texte admirable, offre une réécriture salutaire pour Beethoven : lui offrir ce qu'il ne put jamais vivre ni connaître de son vivant. La chaleur bienveillante et complice d'une amie véritable. Ainsi la narratrice qui raconte ce texte imaginaire (mais qui s'appuie sur une documentation véridique), Liebe partage le quotidien du grand romantique : d'intendante, elle devient sa confidente, son double qui suit chaque nouvelle composition de l'intérieur, et davantage encore au fur et à mesure des pages d'une vie à deux peu à peu conquise et dévoilée.



Psychanalyste, **Monette Vacquin offre une variation intime sur le Beethoven humain, ami, fraternel, sur l'être désireux d'un absolu amoureux que la prose contemporaine lui permet enfin de vivre.** Le regard est fin, riche en évocation sur l'oeuvre, en filiations et résonances entre les partitions. C'est un Beethoven reconstruit de l'intérieur qui se précise jusqu'à la fin au point que lecteur se dit, s'il m'avait été demandé de broser le portrait du Beethoven personnel à partir de la sensation que suscite ses oeuvres, j'aurai écrit mot pour mot le même texte. Juste, profond, subtil, la fiction historique nous envoûte et rétablit ce lien profond, indicible qui relie le musicien au genre humain. Remarquable.

Monette Vacquin : Beethoven, dernier mouvement. Grave, ma non troppo (Editions Penta). Collection « Psychanalyse, Art et Civilisation », dirigée par Michel Gad Wolkowicz. ISBN 978 2 917714 10 2. Prix indicatif : 29 €. Parution : juillet 2014.

Paris : Exposition Rameau et la scène (Palais Garnier, 16 décembre 2014-8 mars 2015)



Paris : Exposition Rameau et la scène (Palais Garnier, 16 décembre 2014-8 mars 2015). Pour les 250 ans de la mort de Jean-Philippe Rameau (1683-1764), à défaut d'avoir programmer une tragédie lyrique du compositeur dijonnais (omission impardonnable de la part de l'institution pour laquelle Rameau a conçu son théâtre lyrique et livrer ses plus grandes partitions théâtrales), le Palais Garnier et sa Bibliothèque-Musée présentent, compensation opportune, une exposition à partir du mois de décembre 2014 et jusqu'en mars 2015.

« **Rameau et la scène** », le titre précise ce qui sera mis en avant sur les cimaises du musée. Avant les baroqueux des années 1960-1970 dont le premier ramélien sur instruments d'époque (William Christie), D'Indy et Saint-Saëns puis Debussy, à l'époque où il fallait régénérer l'art français en puisant dans son glorieux passé national, ont su distinguer le génie du plus grand compositeur du XVIII^e : harmoniste virtuose, expérimentateur génial, théoricien plutôt polémiste et très argumenté (vis à vis de JJ Rousseau et des Encyclopédistes), réinventeur (après Lully) de l'opéra tragique (Hippolyte et Aricie, Castor et Pollux, Dardanus, Zoroastre...), de la comédie musicale (Platée), de l'opéra-ballet (Les Indes Galantes, Les fêtes d'Hébé)... , un érudit sensuel d'une audace jamais vue jusque là. S'il ne crée pas véritablement chacune de ses formes lyriques, il en donne des exemples décisifs qui assurent la pérennité de chaque genre. L'exposition parisienne 2014/2015 souhaite récapituler les ferments du génie de Rameau à la scène : les opéras du Dijonais sur la scène lyrique parisienne de leur création à nos jours, des chefs d'oeuvres pour la Cour versaillaise de Louis XV aux productions plus récentes à l'Opéra Comique. Que signifie Rameau aujourd'hui dans le goût moderne ? Quelles avancées reconnaître à ses ouvrages tragiques, chorégraphiques et comiques ? Quel déploiement visuel pour chaque production ? Quels grands interprètes de Rameau : chanteurs tels Jélyotte ou Marie Fel, mais aussi premières étoiles de la danse : Marie Sallé ou La Camargo ! Comment chanter Rameau ? Rameau préférerait-il le chant ou le texte ? Et comment fut-il un orchestrateur inouï, capable de couleurs et de combinaisons déjà debussystes ? Réponses au Palais Garnier, Galerie des expositions de la Bibliothèque Musée de l'Opéra, à partir de novembre 2014.

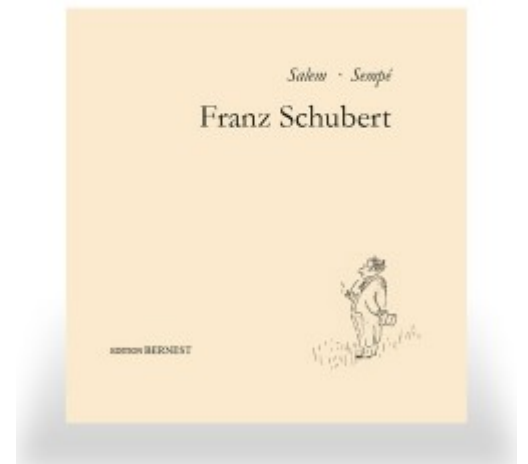


Un remarquable catalogue est conjointement édité par la BnF, 216 pages, 143 illustrations, qui met en lumière les étapes de la redécouverte de Rameau au début du XXème siècle puis sur instruments anciens grâce à William Christie., Gardiner, Malgoire et leurs disciples... Entretiens avec Jean-Paul Fauchécourt (sur le chant et l'articulation du texte), avec Jean-Marie Villégier (sur le génie théâtral de Rameau), entre autres ; dossier spécial sur Hippolyte et Aricie, l'oeuvre du commencement datée de 1733, à travers sa création et ses reprises jusqu'en 2012 à l'Opéra de Paris, l'âge du chant à l'époque de Rameau... sont quelques pistes qui agrémentées de superbes illustrations, restituent Rameau dans son époque, dans sa formidable modernité. Lecture incontournable.

**Livres. Gemma Salem et
Jacques Sempé : Franz
Schubert (Éditions Bernest)**

Livres. Gemma Salem et Jacques Sempé : Franz Schubert (Éditions Bernest).

Les Éditions Bernest éditent un ouvrage d'une grande finesse poétique dédiée à la figure d'un compositeur romantique viennois devenu légendaire... Voici **Franz Schubert**, dans toute sa singulière unicité, nouveau Beethoven, nouveau Mozart à Vienne qui éblouit son temps, sa famille, ses contemporains ; il invente véritablement le lied en langue allemande quand son professeur émerveillé (comme tous ses pédagogues) et compositeur officiel de la cour impériale n'aime que... l'italien. Mais le jeune Franz se délecte à marier les poèmes de Schiller et surtout Goethe (qui le lui rendra si mal!). Avec lui, paroles et musique ne font qu'un.



Enfant prodige, musicien de génie, joyeux drille, heureux en amitié, malheureux en amour, toutes les facettes de la personnalité de Schubert paraissent dans ce texte biographique d'une limpide érudition à laquelle répond la finesse graphique des dessins (trop rares à notre avis) de Sempé. La plume et le trait s'accordent et créent le plus séduisant des ouvrages biographiques.

Gemma Salem brosse un portrait subtil et précis malgré le court texte concerné. On y goûte autant l'intelligence des évocations poétiques que la fine facétie des dessins. Ce livre est une œuvre d'art d'un intérêt littéraire et scientifique manifeste. Indispensable. Lumineux. Simple et touchant... comme Schubert.

Franz Schubert. Relié, 21 x 21,5 cm – 24 pages. Gemma Salem, rédaction du texte. Jacques Sempé, illustrations. ISBN: 978-3-902984-01-2. Prix indicatif : 13,99 €. [Éditions Bernest.](http://www.bernest.com)

CD. L'Opéra de Paris, une histoire sonore (1900-1960, 10 cd)

CD. L'Opéra de Paris : 1900 – 1960. Une histoire sonore.

Coffret événement édité par l'Opéra national de Paris : à partir de ses archives sonores et sur près de 60 ans d'activité sans interruption, l'Opéra de Paris se penche sur son histoire révélant ici en 10 cd, l'évolution des répertoires et la constance diverse des interprètes ayant assuré son renom sur la scène mondialement célébrée. **Les 10 cd suivent l'histoire de**

la scène parisienne selon les compositeurs abordés. La collection ainsi réunie à partir des bandes Malibran en provenance particulièrement du fonds Guy Dumazert, est organisée thématiquement et non chronologiquement. On trouve des archives anciennes (par exemple de 1914 pour Wolf Ferrari, *Les Joyaux de la madone*, par Léon Campagnola, créateur à Garnier en 1913 ; Germaine Lubin dans » *Comment trouver le calme...?* » du Freischütz de Weber de 1927... ces deux inédits composant entre autres le cd 10)...



Le cd 1 récapitule les premiers essais d'interprétation de Rameau (Les Indes Galantes prise de 1954), mais aussi Gluck, Mozart et Cherubini. Le cd 2 présente les chanteurs au service des auteurs du « grand opéra » : Auber,

Donizetti, Halévy, Meyerbeer, Rossini. Le cd3 évoque la place des romantiques français : Saint-Saëns, Berlioz, Gounod. Le cd4 rétablit la prépondérance de Jules Massenet (Ariane, Esclamonde, Grisélidis, Hérodiade, Le Cid, Le Mage, Le Roi de Lahore, Roma, Thaïs) avec ultime pépite, le trop rare et pourtant excellent Marchand de Venise de Hahn. Le cd 5 honore Verdi, et le cd6, Wagner. Les cd 7, 8 et 9 mettent en avant les compositeurs français du plein XXème et d'après guerre : Lalo, Reyer, Chabrier, Bruneau, Février, D'Indy, Leorux, Dupont, Magnard, Rabaud, Enesco, Honegger, Ibert, Hue, Dukas... mais aussi Fauré, Roussel, Milhaud, Poulenc, Tomasi, Max D'Ollone, Büsser. Enfin le dernier cd (10) évoque les compositeurs étrangers : Weber, Borodine, Rimsky, Moussorgski, Puccini, Richard Strauss. C'est l'époque où les partitions sont majoritairement chantées en français.

Au total, le regard parcouru met l'accent sur le profil des interprètes et surtout le répertoire de plus en plus élargi année après année : Gounod et Massenet sont bien servis, jouissant d'une notoriété jamais vraiment démentie (sauf de nos jours), Verdi et Wagner idem. Mais l'apport le plus intéressant du coffret demeure **la place dévolue aux œuvres en création** signées Reyer, Février, Dupont, Laparra, Enescu, Milhaud, Honegger, Poulenc. Evidemment, le perfectionnement des techniques d'enregistrement rend l'écoute parfois difficile concernant les prises avant 1945, mais étonnamment audible toutes celles qui suivent, restituant dans leur jus, la tension et l'expressivité des prises de rôles dans les œuvres nouvelles. Parmi les interprètes ainsi ressuscités, Caron, Litvinne, Muratore, Renaud, Delmas, Lassalle, Delna, Vanni-Marcoux, Endrèze... même si nous regrettons de n'avoir pas les rôles cruciaux de Lucienne Bréval, de la vichyste Germaine Lubin (ni Elektra ni Ariane chez Strauss et Dukas)... Après guerre, qualité sonore des bandes parvenues oblige, les témoignages renforcent aujourd'hui la trace des figures lyriques devenues à juste titre légendaires : Renée Doria, Geori Boué, Suzanne Sarroca, Rita Gorr, Régine Crespin, Denise

Duval, José Lucionni, Gabriel Bacquier, Robert Massard, Ernest Blanc surgissent dans tout le relief de leur tempérament, sous la baguette des chefs Messenger, Ingelbrecht, Désormières, Rosenthal, Cluytens, Dervaux...

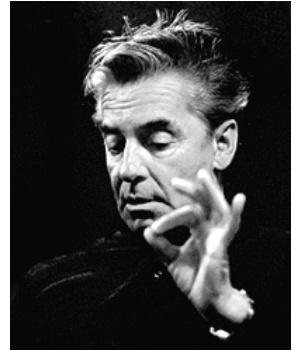
Saluons le remarquable livret (anglais et français), richement illustré de portraits de chanteurs et éditorialement complet : il restitue tous les enjeux musicaux à l'Opéra de Paris, de 1900 à 1960, développant, explicitant, conceptualisant des thématiques majeures pour l'histoire de la Maison parisienne : *origines et grands directeurs de l'Opéra de Paris, la troupe de 1875 aux années 1960, les chanteurs étrangers à Paris, présence de la musique française ancienne, le grand opéra, Verdi et Wagner, la création lyrique au Palais Garnier, quelques entrées au répertoire de l'Opéra de Paris...* Face à de tels trésors heureusement exploités et ici réédités, on pense à d'autres coffrets thématiques tout aussi passionnant. Souhaitons d'autres titres révélant l'activité insoupçonnée à l'Opéra de Paris... ce coffret en appelle un autre par exemple : de 1960 à nos jours. Captivant.

CD. L'Opéra de Paris : 1900 – 1960. Une histoire sonore.
Coffret 10 cd coédition Opéra national de Paris / Malibran.
Parution : juillet 2014.

Legs Karajan : 25 ans après sa mort, cycle de rééditions

majeures

25 ans après sa mort (1989), le chef autrichien **Herbert von Karajan** laisse un héritage musical et esthétique qui s'incarne par le disque : titan doué d'une hypersensibilité fructueuse chez Beethoven, Schumann, Tchaïkovski, Richard Strauss, Brahms entre autres ..., Karajan s'est forgé aussi une notoriété légitime grâce à son souci de la qualité des enregistrements qu'il a pilotés et réalisés pour **Deutsche Grammophon**. Outre la virtuosité habitée, un sens inné pour la ciselure comme le souffle épique de la fresque, Karajan a marqué l'histoire de l'enregistrement par son exigence absolue. Une acuité inédite pour d'infimes nuances révélant l'opulence arachnéenne des timbres... tout cela s'entend dans le geste musical comme dans la prise de son... dans son intégrale de 1961-1962 des Symphonies de Beethoven, magistralement captées dans le respect de la vie et de la palpitation... Pour ses 25 ans, le prestigieux label jaune réédite une série de coffrets absolument incontournables. Voici notre sélection d'incontournables.



Les 25 ans de la disparition d'Herbert von Karajan

**moisson de coffrets commémoratifs
chez DG**

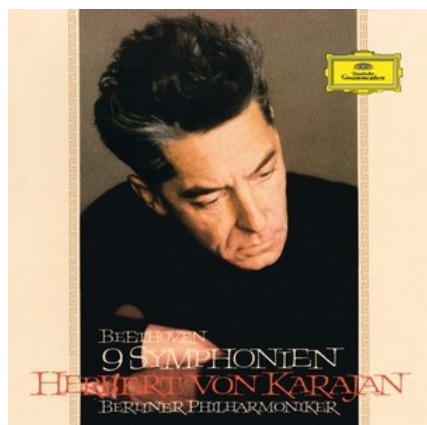


Grand coffret KARAJAN STRAUSS... Pour les 25 ans de la mort de Karajan,



Deutsche Grammophon édite un superbe coffret, grand format et réunit, anniversaire Strauss 2014 oblige, le legs symphonique straussien de Karajan. Y figurent les poèmes symphoniques favoris du chef

autrichien dont *Ainsi Parla Zarathoustra*, *Don Juan* et *Don Quichotte*, sans omettre, *Une Symphonie alpestre* et *Une vie de héros*. Généreux, le coffret ajoute la célèbre version de 1960 du Chevalier à la rose pour le festival de Salzbourg (on aurait préféré l'une de ses lectures de *La femme sans ombre*, joyau flamboyant d'essence orchestrale... mais ne boudons pas notre plaisir avec, en "bonus" très appréciable, l'ensemble des œuvres réunies, rassemblées sur une 12ème galette : un blu-ray audio qui rappelle que le son Karajan, c'est aussi un défi technologique. [EN LIRE +](#)



CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962).



Prodigieuse intégrale Beethoven de Karajan en 1962... Au moment de l'inauguration de la nouvelle Philharmonie de Berlin, ouverte officiellement en octobre 1963, le quadra **Herbert von Karajan** alors chef permanent du **Philharmonique de**

Berlin depuis 1955, a achevé en parallèle le premier cycle stéréophonique moderne de toutes les Symphonies de Beethoven. L'enregistrement s'est réalisé une année durant entre 1961 et 1962 : il établit définitivement l'aura du chef, son entente avec les musiciens berlinois, et reste aussi un jalon interprétatif d'ampleur sur le cœur du répertoire de l'Orchestre. Soucieuse de reprendre la parole sur la scène internationale, Deutsche Grammophon a accompagné ce projet,

véritable manifeste esthétique du label ; la marque jaune a investi un budget exceptionnel (1,5 million de marks allemand de l'époque) comptant écoulé au moins 100 000 coffrets pour rentabiliser l'enregistrement : 10 ans plus tard il s'était vendu 1 million de coffrets de cette intégrale légendaire : un pari gagnant. Karajan y démontre la fluidité étonnante des musiciens d'une virtuosité dynamique stupéfiante, dont l'énergie et l'engagement servent le style puissant, conquérant, réformateur d'un Beethoven jupitérien, bâtisseur d'un monde nouveau immensément inspiré tout au long de ses 9 symphonies. [EN LIRE +](#)

2 autres coffrets complètent la série de rééditions commémoratives.

Une boîte miraculeuse intitulée « **Symphony édition** », cycle des intégrales de 8 compositeurs (38 cd), piliers du répertoire karajanesque, défendu alors qu'il était directeur musical du Berliner Philharmoniker. Beethoven (enregistrements de 1975-1977), Brahms (1977-1978), Bruckner (1975-1980), Haydn (Symphonies Parisiennes et Londoniennes : 1980-1982), Mendelssohn (1971-1972), Mozart (Symphonies 29,32,33,35, 36 et les dernières 38-41 de 1975-1977), Schumann (1971, et 1987 pour la n°4) et Tchaïkovski (les 6 symphonies enregistrées à rebours : n°6, 5 et 4 : 1975-1976, et les 1-3 de 1979). Le grand absent demeure Mahler, ailleurs défendu par Kubelik ou Bernstein, et avec quel engagement. Pour nous, la classe supersonique s'écoute sans usure ni ennui chez Mozart, Schumann, surtout Beethoven et Tchaïkovski. Rien n'égale ici la tension, l'hédonisme sonore, la perfection du détail et la clarté de l'ensemble. La 9ème de Beethoven exulte, respire l'élan révolutionnaire pour une aube nouvelle, une humanité régénérée, un monde semé enfin d'espoir (enregistrement berlinois avec côté plateau vocal : Tomowa-Sintow, Baltsa,



Schreier, Van Dam).

Pour ceux qui veulent d'abord découvrir ou retrouver **Karajan en 2 cd**, Deutsche Grammophon édite enfin un best of composé d'extraits, parmi les pages les plus séduisantes de la littérature symphonique et aussi lyrique : « **Classic Karajan : the essential collection** » soit 2h20 mn de musique remastérisée pour l'occasion comprenant l'adagietto de la 5ème de Mahler, le chœur de Butterfly, Ingemisco du Requiem de Verdi (avec Carreras), Jupiter des Planètes de Holst, ou Smetana (un extrait de la Moldau), l'interlude symphonique de Cavalleria Rusticana de Mascagni... entre autres. Savourez : vous êtes sur la planète Karajan...



Lire aussi [notre portrait spécial Herbert Von Karajan](#)

Mozart : la liberté ou la mort !



France 2. Samedi 2 août 2014, 13h20. Mozart : la liberté ou la mort! Documentaire inédit.



Documentaire. C'est le plus grand compositeur de tous les temps ! Un génie universel ! Secrets d'histoire vous propose de revivre le destin exceptionnel de Wolfgang Amadeus Mozart, musicien des Lumières et premier génie romantique. Dans ce numéro, Stéphane Bern vous emmène à la rencontre de Mozart en Autriche, à la découverte des merveilles de l'art baroque, des fastueux palais viennois, des plus beaux opéras d'Europe, ou encore au château de Versailles où, âgé de 6 ans, il surprend Louis XV et sa cour par son génie précocé. Voyageur indépendant et audacieux, Mozart refuse de se plier aux exigences de la cour et devient l'un des premiers musiciens indépendant et free-lance de l'histoire de la musique. Secrets d'histoire lève aussi le voile sur ses nombreuses conquêtes amoureuses et sur les mystères qui entourent la vie et la mort de Mozart. Pour qui fut composé son célèbre Requiem ? Dans quelles conditions a-t-il trouvé la mort ? Quel est le vrai visage de Salieri, son fameux rival ? Pourquoi ce talentueux musicien est-il aussi endetté ? Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé son corps ? Secrets d'histoire et Stéphane Bern vous invitent à découvrir le talent d'un homme dont la vie, entre grandeur et décadence, brille encore par son intensité et son ardeur : 626 œuvres composées en seulement 35 ans, constituent un héritage inestimable.



Avec la participation de Michèle Lhopiteau-Dorfeuille, (biographe), Ève Ruggiéri (biographe), André Tubeuf (biographe), Isabelle Duquesnoy (biographe), Geneviève Geffray (ancienne conservatrice de la fondation Mozarteum de Salzbourg), Raphaël Masson (conservateur du château de Versailles), Frédéric Lodéon (musicien), Ulrich Leisinger (directeur de recherche à la fondation Mozarteum Salzbourg) , Pierre Mollier (directeur du Musée de la Franc-maçonnerie), José Gulino (grand maître du Grand Orient de France), Patricia Petibon (soprano), Pascal Gorguet Ballesteros (conservateur en chef au musée Galliera), Roger Dachez (historien de la Franc- maçonnerie) et docteur Bernard Marc (médecin-légiste au centre hospitalier de Lagny).

Présenté par Stéphane Bern. Sur une idée originale de Jean-Louis Remilleux. Produit par SEP (Société Européenne de Production). Avec la participation de France Télévisions.

Secrets d'histoire invite les téléspectateurs à réagir et commenter l'émission en direct sur Twitter via le hashtag #secretsdhistoire. Mozart : la liberté ou la mort ! *Réalisé par Laure Delalex.*

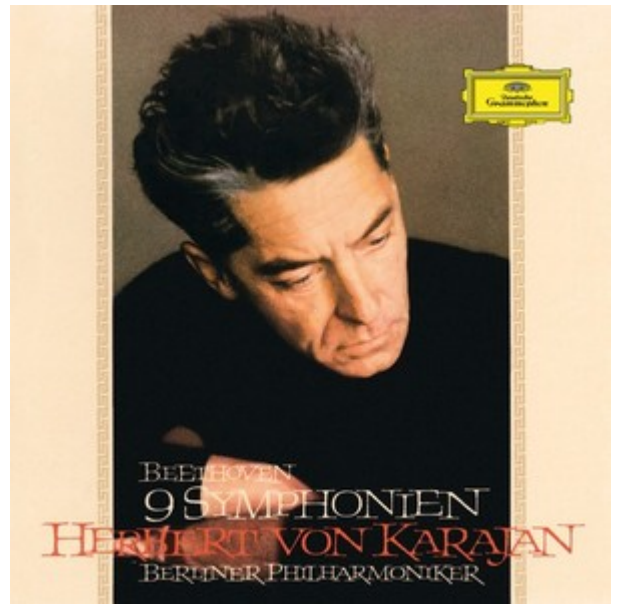
CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven

(1961-1962, Grammophon)

Deutsche

CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962).

Prodigieuse intégrale Beethoven de Karajan en 1962... Au moment de l'inauguration de la nouvelle Philharmonie de Berlin, ouverte officiellement en octobre 1963, le quadra **Herbert von Karajan** alors chef permanent du **Philharmonique de Berlin** depuis 1955, a achevé en parallèle le



premier cycle stéréophonique moderne de toutes les Symphonies de Beethoven. L'enregistrement s'est réalisé une année durant entre 1961 et 1962 : il établit définitivement l'aura du chef, son entente avec les musiciens berlinois, et reste aussi un jalon interprétatif d'ampleur sur le cœur du répertoire de l'Orchestre. Soucieuse de reprendre la parole sur la scène internationale, Deutsche Grammophon a accompagné ce projet, véritable manifeste esthétique du label ; la marque jaune a investi un budget exceptionnel (1,5 million de marks allemand de l'époque) comptant écoulé au moins 100 000 coffrets pour rentabiliser l'enregistrement : 10 ans plus tard il s'était vendu 1 million de coffrets de cette intégrale légendaire : un pari gagnant. Karajan y démontre la fluidité étonnante des musiciens d'une virtuosité dynamique stupéfiante, dont l'énergie et l'engagement servent le style puissant, conquérant, réformateur d'un Beethoven jupitérien, bâtisseur d'un monde nouveau immensément inspiré tout au long de ses 9 symphonies.

Berlin, 1962. Intégrale des Symphonies de Beethoven

Karajan orfèvre et démiurge



Avant Karajan les pionniers beethovéniens tels Weintgartner, puis dans les années 1950 : Toscanini, Klemperer et Walter (ce dernier à la fin des années 1950 et le premier vraiment mondialement acheté) ont abordé le cycle en entier mais avec cette approche épaisse, grandiloquente, souvent lourde. En 1961/1962, Karajan fait figure de champion de la nouvelle génération : doué, vif, architecte autant qu'orfèvre : il a la poigne et le tempérament, surtout une musicalité et un instinct superlatifs pour mener à bien cette nouvelle intégrale. Auparavant Karajan avait montré ses aptitudes à Londres avec le Philharmonia Orchestra dans un premier cycle enregistré dix ans auparavant, entre 1951 et 1955. A Berlin, Karajan révèle ses talents en cultivant d'emblée l'écoute primordiale entre tous les musiciens, une approche chambriste qui détaille la moindre alliance de timbre, relève le moindre accent, cisèle la structure en architecte. Insufflant dans cette fresque du détail et du raffinement instrumental, une énergie capable de souligner chaque inflexion majeure : telles ne sont pas moins les avancées du Karajan du début des années 1960, assurant pour lui même, pour l'orchestre et le label chez qui il a signé, un prestige et une renommée incontestable (et légitime). Karajan soigne la transparence et la clarté du plan et de la structure (regardant vers cette fameuse première *objectivité* qu'il admirait tant dans les années 1930 dans le jeu dépouillé de Toscanini...). Avec ses poses d'empereur romain de l'ère augustéenne, ses gestes travaillés sur chaque photo, Karajan construit son image d'après guerre. L'image du chef premier parmi ses pairs, s'édifie ainsi peu à peu grâce à ce jalon discographique qui aura marqué l'histoire de l'enregistrement.



Les 4 dernières symphonies 6, 7, 8 et 9 donnent la (dé)mesure captivante de la réalisation : plénitude des cordes, vitalité détaillée des vents, superbe éloquence souple des bois avec un sens nouveau des équilibres entre pupitres permettant de détailler dans la masse, enrichissant d'emblée la riche texture orchestrale... Karajan fait entendre tous les détails de la partition sans

entamer sa formidable et prodigieuse tension architecturale. Ce double sens de l'infiniment petit et du colossal, de la miniature et de la fresque, emporté par une énergie incandescente, servi par une prise de son millimétrée, apporte aujourd'hui des fruits d'une saveur irrésistible. **La 6ème** » Pastorale » est l'expression juste et poétique d'une partition panthéiste dont le prétexte narratif touche à l'universel et renouvelle totalement dans le seul langage de l'orchestre, un hymne à la nature miraculeuse, à travers ses manifestations les plus saisissantes et spectaculaires (orage, ronde paysanne...). **Les 7è et 8ème** éblouissent par ce sens prodigieux qu'a Beethoven à jouer du temps et de la trépidation rythmique. **La 9ème** semble toutes les récapituler : synthèse et superbe portique vers la pleine modernité... l'énergie volcanique du premier mouvement de l'*allegro* initial auquel succède le feu dansant et chorégraphique du *molto vivace* prépare par contraste au développement de l'*Andante* où Beethoven semble suspendre la notion même de déroulement temporel, comme une aube enivrée, prélude à une ère nouvelle... dans lequel l'énoncé expressif passe par le chant finement caractérisé de chaque instrument : le chef chambriste s'y dévoile idéalement. L'ultime mouvement éclaire toutes les qualités d'une formation agissant comme un orchestre de chambre, d'une séduction inouïe quand à ses qualités expressives, nuances, accents, tension continue, ... le tout progressant sans épaisseur vers l'expression de la transe collective au service du message fraternel et philosophique de

Goethe (Ode à la joie). La réalisation qu'en offre Karajan ressuscite par son âpreté, son mordant, sa radicalité esthétique, les rituels antiques, cérémonies olympiques d'une indiscutable ferveur collective (ou plus proche de Beethoven, les cérémonies révolutionnaires de la fin du XVIIIème siècle). Servis par l'intelligence musicale des ingénieurs de DG, le nerf fiévreux, le muscle galbé de cette intégrale fabuleuse continuent encore de nous captiver.

Le coffret est richement illustré et annoté avec qualité (coffret Deluxe en édition limitée). En plus des 5 premiers cd, l'éditeur DG offre un blu ray audio qui regroupe toutes les Symphonies de Beethoven dans une prise de son époustouflante.

Beethoven : 9 Symphonien – Intégrale des 9 Symphonies. Enregistrement réalisé à Berlin en 1963 – Remasterisé 24 bit / 96 kHz. Blu-ray Audio Bonus: 9 Symphonies + réptitions de la 9ème Symphonie. ADD GB6 – Deluxe Limited Edition Janowitz · Rössel-Majdan – Kmentt · Berry – Wiener Singverein. Berliner Philharmoniker. Herbert von Karajan, direction. 5 CDs + 1 Blu-ray Audio Deutsche Grammophon. 0289 479 3442 4 5 CDs + 1 Blu-ray Audio

